

Christian et Noëlle Bénazeth

Le grand tétra

Editions de l'Astronome

Le 4 septembre 1979, ma vie bascule. Maître nageur à la piscine, je surveille les baigneurs autour du bassin extérieur. Soudain, je vois un enfant en difficulté. Je plonge. Dans un mètre cinquante d'eau. Aussitôt, je me sens sonné, paralysé. Malgré tous mes efforts, je ne peux plus bouger. Je bloque ma respiration, mû par un providentiel instinct de survie. Je sais que Noëlle, ma fiancée, n'est pas loin. Il faut qu'elle me voie. Ça y est. Elle se rend compte que ma position est anormalement inerte. Inquiète, elle donne l'alerte. Un jeune plonge pour me sortir de l'eau. Resté en apnée quelque temps, je suis inconscient. C'est sur la terre ferme que je reprends connaissance :

- Je suis paralysé, je ne marcherai plus.

Ce sont mes premiers mots. Mais est-ce que j'y crois vraiment, à ce moment-là ? Cette phrase sera rapportée dans le procès-verbal de la police. Un collègue, maître nageur et pompier, me fait le test du réflexe de Babinski : en grattant sous le pied avec une clé, il s'aperçoit que mon orteil se relève ; c'est un des symptômes majeurs de la paralysie. Les pompiers d'Annemasse m'évacuent sur la clinique de Savoie où Noëlle travaille comme secrétaire médicale, dans le service de radiologie. Noëlle est prise d'une peur incontrôlable qui l'amène à arriver à la clinique en maillot de bains. Ne pas se changer ; réaction étonnante, inhabituelle chez une femme ! Ce qui prouve bien l'intensité de la terreur qu'elle éprouve, même inconsciemment. Pourtant, elle réagit en réalisant

parfaitement la gravité de la situation. Au fond d'elle-même, elle sait déjà...

Au vu de mes radios, un médecin s'écrie :

- C'est à qui, ces radios ? Celui-là, il est foutu, il ne vivra pas !

Cette anecdote, je l'apprends vingt ans plus tard de la bouche de Françoise, lors d'un repas amical avec d'anciennes collègues de travail de Noëlle. Rétrospectivement, j'en ai des frissons. Je me considère depuis comme un miraculé de la vie. Pour un peu, je me sentirais dans la peau d'un fantôme, passé comme dans un roman d'épouvante de l'autre côté du mur. Un passe-murailles égaré un soir parmi les vivants. Alice au pays des horreurs sans le gentil petit lapin blanc pour la guider... Mais au moment où cette phrase sans appel est prononcée, tout le service est bouleversé ; chacun me connaît comme le fiancé de Noëlle. Quand ils voient la gravité de l'atteinte sur les radios, les médecins m'envoient directement sur l'hôpital cantonal de Genève. Une amie infirmière accompagne Noëlle dans le camion des pompiers jusqu'au service de réanimation du « cantonal ».

Je suis très angoissé. Je ne sens plus du tout mon corps et pourtant la moindre secousse au niveau des cervicales provoque une douleur horrible, comme une énorme décharge électrique. J'ai une vertèbre qui est carrément passée sur l'autre. Une luxation qui compresse la moelle épinière. Mon seul désir à ce moment-là, c'est d'abord arriver et ensuite qu'on me donne un antalgique puissant.

Je suis pris immédiatement en charge au service neurologique. On pose quelques questions à Noëlle. Est-ce que j'ai mangé ? À quelle heure ? On me met en traction sous curare pour réduire la luxation des cervicales 4 et 5. Le curare remplace l'anesthésie, car on ne sait pas exactement à quelle heure j'ai mangé.

On m'opère ensuite une première fois pour remettre en place les cervicales. Sans résultat concluant. On me greffe ensuite un

petit fragment d'os iliaque pour souder les deux vertèbres. L'intervention est faite par voie antérieure, au niveau du cou. Le chirurgien effectue un travail efficace, avec de véritables mains d'artiste. Ensuite, on me transfère aux soins intensifs où je resterai trois jours, dans un état de semi-conscience. Ma constitution de sportif de haut niveau me permet d'éviter la trachéotomie.

Noëlle se souvient :

- Très choquée moi-même, mais réagissant énergiquement, je vais consulter mon médecin, qui me donne un arrêt de travail. Je suis ainsi très disponible pour accompagner Christian dans ces terribles journées d'angoisse. Il est alors, pendant une semaine, entre la vie et la mort. Je suis dans une sorte d'état second, un peu léthargique, mais capable d'assumer l'espoir que Christian reste en vie. Cette impression est étrange. À la fois d'une lucidité impitoyable, indispensable pour assurer les gestes de la vie quotidienne et, en même temps, une sorte de brume peut-être un peu protectrice, comme une espèce de clémence destinée à ceux qui souffrent trop. Dimanche, alors que je me rends auprès de Christian, une infirmière m'arrête dans le couloir : « Pouvez-vous me rendre un service ? Une dame a besoin d'une présence : elle est en train de perdre son mari d'un cancer ». C'est ainsi que je me retrouve, devant une tasse de café, à dialoguer avec cette dame anglaise. Elle me demande si je peux l'accompagner à l'église orthodoxe où elle veut prier. Nous nous y rendons en bus. Elle se recueille dans la prière. Puis nous rentrons à l'hôpital où nos chemins se séparent à nouveau. Je viens de vivre un moment très fort. Peu après, une infirmière m'apprend le décès de son mari et me remercie de mon geste. Je suis persuadée que ce contact m'a donné de nouvelles forces.

À la fin de la semaine, Christian a repris conscience et on le transfère dans une chambre, seul, à la clinique Beau-Séjour, centre de rééducation, annexe de l'hôpital cantonal de Genève où il bénéficie encore d'une surveillance importante. Le médecin l'informe

Le grand tétra

en détails sur son état. Il est tétraplégique : c'est-à-dire atteint au niveau des cervicales 4 et 5, avec une lésion de la moelle épinière. En clair, il est paralysé des quatre membres ! Il a également une atteinte des nerfs moteurs et sensitifs. Il n'a de sensations qu'au niveau des épaules et sur l'intérieur du bras.

Alors que je suis aux soins intensifs, une infirmière me pose cette question, pour le moins incongrue :

- Est-ce que vous avez l'intention d'avoir des enfants ?

- Oui, évidemment !

- Comment allez-vous faire pour jouer au ballon avec eux, puisque vous êtes tétraplégique ?

- Je ne sais pas.

J'ignore pourquoi elle m'a posé cette question. Est-elle en situation similaire, avec des difficultés qu'elle ne sait comment résoudre ? Sur le moment, je suis choqué par cette réflexion, surtout que je n'ai pas encore saisi toute l'étendue du désastre. Pourquoi ne pourrait-on pas jouer avec ses enfants ? En fauteuil ou pas, un père est un père. Il existe, et surtout il aime ! S'il ne peut taper dans le ballon, il peut jouer à toutes sortes d'autres jeux, de société notamment, avec ses enfants. C'est une question d'adaptation. Et puis, cette « brave » dame ne doit pas avoir d'enfants, sinon elle saurait que tous n'aiment pas forcément jouer au ballon ! Ah ! La bêtise humaine... De plus, suite à cette discussion, je commence à me poser de nombreuses nouvelles questions. Est-ce que je pourrai avoir des enfants ? Est-ce que je me marierai ? Est-ce qu'un jour je récupérerai mes facultés physiques ? Serai-je capable de gagner ma vie ? Ma fiancée, ma femme, pourra-t-elle vivre avec un handicapé lourd ?

Le grand tétra

En y repensant aujourd'hui, je me dis que cette infirmière aurait la réponse en me voyant, heureux auprès de mon épouse, jouer avec mes deux enfants, comme n'importe quel père.

Comme beaucoup, j'avais imaginé, avant l'accident, que je ne pourrais pas survivre à un grave handicap, que la vie ne vaudrait pas d'être vécue... Mais non, à aucun moment, je n'y ai songé. J'ai choisi la vie ! Car aussitôt, malgré le handicap apparemment insurmontable, j'ai l'impression d'avoir encore beaucoup de choses à accomplir. Je suis jeune. Je découvre à peine la vie, aimante et insupportable, mais déjà fidèle compagne.

Table des matières

Préface	5
Récit de Christian et Noëlle Bénazeth	7
Témoignages	141
Remerciements	155